

Manon Féger, la mère de Renan

Parmi les mères d'écrivains — ces personnages un peu mythiques auxquels on s'intéresse tant depuis Baudelaire — Magdelaine-Joseph Féger dite Manon Lasbleiz est assurément une des plus attachantes. D'abord par la grâce de son fils, Ernest Renan. Ensuite parce que son humble vie fut une œuvre de choix et d'infiniment d'amour. Enfin, parce que nous avons sur elle de nombreux témoignages sympathiques, qu'elle a légué une émouvante correspondance dont la majeure partie est inédite, mais que l'obligeance de Madame Corrie Siohan, son arrière-petite-fille, décédée cet été et à la mémoire de qui je dédie cette communication, m'a permis de consulter, et dont un de nos anciens étudiants M. Gasnier de Quimper achève l'édition critique. De quoi, par conséquent, oser reprendre le portrait qui ouvrirait le beau livre d'Henriette Psichari paru en 1937, *Renan d'après lui-même*. Je commencerai par rappeler ce que fut la vie de Manon et sa destinée. A partir de là, il sera plus facile d'appréhender sa personnalité pour mieux comprendre l'image qu'elle a imprimée chez son fils.

*
**

La biographie de cette femme qui aura vécu 85 ans se divise en deux grandes parts : jusqu'en 1847, ici même, dans son pays de Tréguier ; de 1847 à sa mort, en 1868, hors de Tréguier, avec d'abord dix ans passés chez Alain, le fils aîné, à Saint-Malo, le reste ensuite chez Ernest et sa famille, à Paris.

C'est à Lannion qu'elle est née le 9 juin 1783. Sa famille maternelle, les Cadillan, appartient à cette « bonne bourgeoisie » si bien analysée par Léon Dubreuil et où les hommes sont « nobles hommes » et les filles « demoiselles » (1). Le père, quant à lui, est capitaine au long cours. Devenue veuve, Claire Cadillan, la mère, convolera avec un

(1) Léon DUBREUIL, *Rosmapamon*, Ariane, 1945. Voir, en particulier, le chapitre V, 89-104.

avoué du nom de François-Marie Lasbleiz, ce qui fait qu'on n'appellera plus notre Magdelaine Féger que Manon Lasbleiz. Chez les Cadillan, on était tellement royaliste que la petite Manon faillit rester une illettrée. «Elle eut dix ans en 93, écrivra Renan à la princesse Mathilde pour lui annoncer sa mort, et ma grand-mère, royaliste fanatique, plutôt que de l'envoyer aux écoles du district, où l'on prêtait le serment civique ne lui donna qu'un vieux maître insermenté, il est vrai, qui savait tout juste lire, à peine écrire» (2). On comprend donc pourquoi l'élève gardera une telle écriture, et son invraisemblable, ahurissante orthographe!

Nous ne retrouverons Manon qu'en 1807, lors de son mariage avec Philibert Renan, un marin tout buriné d'aventures, maintenant capitaine de barque à Tréguier, un bon parti, et qui possède, entre autres biens, une maison de maître sur la place N.D. de Coatcolvézou : le musée Renan aujourd'hui. Deux enfants bientôt : Alain en 1809, Henriette en 1811. Mais, en 1815, c'est la crise. Manon ouvre sur le devant une boutique de «fournitures marines et épicerie», loue l'immeuble, ne se réservant que la pièce du fond et le haut. Quant à Philibert, il s'est lancé dans le cabotage entre Tréguier et Saint-Malo. Mais, peu doué pour ce genre de trafic, il va se ruiner, sombrer de plus en plus dans la déchéance, l'ivrognerie et la neurasthénie. Dans ces conditions, la naissance tardive d'Ernest le 28 février 1823 est la plus mal venue possible, «suivie, lit-on dans le testament de Madame Renan, de bien poignantes douleurs que je tâchais de mon mieux de te cacher» (3). Et on connaît la phrase des *Souvenirs* : «Quand tu vins au monde, nous étions si tristes que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement». Mais Renan avait d'abord ajouté : «Mon père m'a conçu dans un accès d'alcoolisme» (4). La situation ne fera qu'empirer. Manon, qui elle non plus n'est guère apte aux affaires, craint le pire de son mari. «De grâce, implore-t-elle du syndic de Saint-Malo, ne lui donnez plus d'argent. Je n'en puis plus de la malheureuse affaire qu'il m'a laissé à liquider. Accablée du tourment de l'incertitude, je suis comme une feuille tremblante...» (5). Renan usera d'une admirable litote pour dire le fatal dénouement : «il retirait peu à peu son enjeu de la vie». Le 28 juin 1828, c'est le drame : le Saint-Pierre rentre à Tréguier sans son patron. Quelque temps après on retrouvera son corps défiguré dans une anse d'Erquy. Suicide probable.

(2) O.C., X, 475, 18 juin 1868.

(3) *Dernières volontés*, 18 novembre 1868.

(4) Henriette PSICHARI, *Renan d'après lui-même*, Plon, 1937, 3.

(5) *Ibid.*, 6.

Ici, se situe l'épisode de Lannion : de 1828 à 1831, en effet, Manon a cherché asile chez sa mère avec Henriette et Ernest, l'aîné étant parti travailler à Paris puis à Saint-Malo. Mais avec quelle joie vont-ils retrouver leur foyer, l'épicerie, le refuge du fond, et leur « pavillon » là-haut sous les combles ! C'est alors qu'Ernestic tombe gravement malade, pendant quatre à cinq semaines il est entre vie et mort. Dans le fond de son cœur, Manon, qui a accompli le pèlerinage de N.D. de Bon Secours à Guingamp, l'a voué au service de Dieu. Puis le train-train reprend. Henriette Psichari a ainsi reconstitué le chiffre d'affaires, si on peut dire, de telle journée : 1/4 de cannelle 1,25, 2 litres de soufre canon 0,50, 1/4 de réglisse 0,40, 1 litre d'amadou 2,50, une charretée de glés pour réparer 5 F. Parmi les clients, il y a les messieurs du « collège ecclésiastique ». Mais tout cela est d'un dérisoire : la maison est hypothéquée, les « belles pendules et commodes sont vendues une par une », puis c'est le tour des « couverts » (6). La première lettre que nous ayons de Manon est du 4 octobre 1836 : elle sollicite de M. le Principal un sursis pour le versement des arriérés de la pension de son fils Ernest qui vient d'entrer en classe de cinquième. Autre souci : dès 1835, Henriette a été obligée de quitter Tréguier pour Paris. On sait que de 1841 à 1851, elle émigrera en Pologne. C'est elle, en réalité, qui fera vivre la famille et permettra, par son acharnement, de rembourser les dettes. Mais Henriette est déjà un symbole de résistance au malheur. Un peu à l'image de sa ville de Tréguier qui, politiquement décapitée, de son affaissement même, tire, par sa cathédrale, son collège, le rayonnement de saint Yves, un surcroît de spiritualité.

Ce n'était guère possible en dehors de la paix communautaire. La disparition tragique du père a contribué à resserrer les liens familiaux. Le côté de Manon, qui va de Guingamp à Lannion jusqu'à Trébeurden, rejoint le côté de Philibert qui va de Lézardrieux à Bréhat. Symbolique, le pont construit en 1834 pour relier Tréguier, le centre, à la route de Paimpol. Voici Madame Renan, veuve Renan, invitée chez l'un chez l'autre, à son tour visitée. Et là voilà dans sa boutique, estimée, jamais relancée par les créanciers, sorte de transition naturelle entre les différentes classes de la société. D'elle, au Musée, nous n'avons plus à voir que deux vases en porcelaine décorée, une bonbonnière, la commode en chêne du Massif Central. De portrait, point : sabots, châle, petit bonnet de laine noire, c'est tout ce qu'on sait. Ah ! oui, pour les grandes occasions, elle en plaisantait, on sortait « les grandes bannières » (7). Le clan, les enfants et elle, s'intégrait parfaitement à ce génie du lieu principalement entretenu par le clergé. Sans

(6) *Ibid.*, 3.

(7) 30 octobre 1845, *O.C.*, IX, 818.

tomber dans l'idylle, mais la visite à cette époque de Michelet en témoigne, reconnaissons-y le sens des choses de l'esprit, voire à côté de l'omnipotence cléricale un certain libéralisme intellectuel. Il y a enfin Ernest Renan, ce petit prodige et le modèle de tous : « Ma mère, lit-on dans la Préface de *Feuilles détachées*, avec laquelle j'ai été si pauvre, à côté de laquelle j'ai travaillé des heures, n'interrompant mon travail que pour lui dire : — Maman, êtes-vous contente de moi ? » (8). Laquelle maman avait, en effet, toute raison d'être contente. Ah ! ces livres de prix, qu'elle brossait, époussetait, et cette fête le jour de la distribution de fin d'année. En classe de troisième, il sera le premier en tout. On connaît la suite, la roue qui fulgure du destin, la lettre du 31 août d'Henriette, l'envolée vers Paris, la voiture qui a disparu et, dans l'abandon de son âme, le sentiment chez la bonne Manon que le bon petit ne fait que répondre à sa vocation : il sera prêtre, elle l'a toujours ressenti.

Madame Renan est toute seule maintenant. Entre ce départ d'Ernest et le sien pour Saint-Malo en 1847, s'écoulaient près de dix ans. Des vingt lettres retrouvées d'elle pour cette période, et dont la première n'est malheureusement que du 19.11.41, de la liasse par elle reçue d'Ernest et d'Henriette surtout, une trame se tisse entre chagrin et bonheur. Le témoignage de Renan est d'autant plus précieux que les lettres d'adolescents sont rares chez nos écrivains. « Quand je pense, écrit à sa mère notre garçon, il a alors 15 ans et demi, à la vie douce et heureuse que j'ai menée avec vous à Tréguier, mon cœur est pris d'une tristesse qui ne laisse pas d'avoir pour moi quelque charme » (9). La mère assurément cultive la même dérégulation. Les nouvelles de Pologne se croisent avec celles de Saint-Nicolas, d'Issy, puis de Saint-Sulpice où Ernest marche vers la consécration. Et il y avait aussi Alain, l'aîné... Alors Manon prend et reprend la plume, et sur son papier à pelure d'oignon (attention au port !) et enveloppe pliable, elle raconte, raconte : « en voilà du long et du large » (10). Elle qui sait juste lire et à peine écrire se pique au jeu, éprouve le besoin de défendre « sa petite solitude » (11) contre les importuns, est en passe de devenir comme l'écrivain public de sa ville. On suit avec elle les événements de la famille, le mariage d'Alain et la mort de la petite Aline, la réparation du toit, un vol dans son grenier, le gain à la loterie d'une tabatière en argent... Se déroule ainsi la vie à Tréguier, les visites de prêtres, la réception du 2 novembre 1841 de l'évêque, le pathétique de tel ser-

(8) O.C., II, 950.

(9) O.C., IX, 488, 11 septembre 1838.

(10) 24 avril 1841.

(11) 17 juin 1842.

mon, la fantastique retraite de la Toussaint de 1843, la dureté de l'hiver 1845 où moururent tant de poitrinaires, la menace de fermeture du collège en 1844... Elle ne tenait plus l'épicerie et c'est le boulanger Bigot qui s'y est installé. Elle est donc toute à son Ernest, veillant aux colis et au linge, à l'affût de toute communication possible avec Paris. Elle tricote à ne plus s'arrêter, d'après, parfois, les si jolis modèles du *Journal des jeunes personnes*, une revue à laquelle Henriette collaborait. Car Manon lisait beaucoup : le *Publicateur des C.d.N.* mais aussi des journaux de la capitale, des ouvrages d'histoire, sa passion. A force d'imaginer en pensée l'ascension intellectuelle de son fils, elle avait fini par y participer en vrai. Telle s'égrenait la vie au rythme du facteur, de la messe du matin, du café au lait, de la « guttule » de 4 heures et de 10 heures du soir, du réveil de 5 heures (l'heure d'Ernest) à son lever à elle, beaucoup plus tard. Et puis, il y a les grandes vacances, sauf les deux fois où Ernest n'a pu venir. Alors reprennent les conversations, les chères promenades de la vallée du Tromeur à la vallée du Guindy, quelquefois on va à pied jusqu'à l'Arcouët où le bateau conduira à Bréhat, alors s'échafaudent les doux projets de la veuve avec son fils prêtre, alors... Mais quel tourment soudain pour trouver le ciel ? Ces dernières vacances de séminariste en 1845, Jean Pommier en a admirablement restitué, en particulier dans son allocution à Tréguier en 1969, l'atmosphère de secrète détresse et d'implacable tension (12). C'est alors sans doute, quand elle sait la vérité, qu'elle commence à se demander si elle pourra rester à Tréguier. Certes, tous continuent d'être gentils avec elle, toute la société trégoroise s'intéresse et applaudit aux exploits académiques du petit génie, ces messieurs du collège sont toujours aussi chaleureux. Mais rien n'y fera. Elle a « Tréguier sur le dos » (13), comme elle dira. Début août 1847, elle prendra la direction de Saint-Malo, l'oncle Gilles de Lézardrieux s'étant occupé du transport de ce qui lui reste de meubles.

Elle ne reverra plus Tréguier. Elle a 64 ans quand elle arrive chez Alain, Fanny et leurs deux enfants, Henri et Victor. L'accoutumance est assez difficile au milieu de ces remparts et de la vie chère. Mais l'affection qui l'entoure la console de tout. Elle a aussi des relations dans cette cité qu'elle connaissait, où son mari... Elle préfère bavarder avec le vieux barde qui lui livre son bois et dont les *Souvenirs* s'embruiment de la silhouette. Et c'est la vie avec ses joies : le retour d'Henriette chez son frère à Paris, la carrière de celui-ci qui se poursuit. Et c'est la vie avec le fil des lettres qui se renoue, et la surprenante nouvelle du mariage avec Cornélie Scheffer. Et c'est toujours la vie avec ses

(12) *Bulletin Société Etudes renaniennes*, 1970, *Les dernières vacances d'un séminariste*.

(13) 24 mai 1847.

ombres, elle ne se dissiperont donc jamais, maintenant c'est le tour d'Alain, la faillite, le procès, l'angoisse de la prison, et malgré le non-lieu, le poids trop lourd à porter. L'envie étreignit Manon d'aller se retirer chez les Sœurs de la Croix à Guingamp. Mais Henriette et Ernest s'y opposent, la pressent, au contraire, de venir auprès d'eux. La voici maintenant sur la route du dernier décours de sa destinée: Paris, le Paris de son fils, que bientôt rejoindront aussi ceux de Saint-Malo.

A cette capitale, en revanche, qu'elle rejoint fin juin 1857, notre vieille Bretonne n'aura guère de mal à s'adapter, dont tant de lettres d'Ernest lui avaient dessiné le plan, l'avaient préparée aux splendeurs. Seulement, cette Bretonne est la mère de Renan, mais du Renan bientôt célèbre, le professeur révoqué, l'auteur d'une *Vie de Jésus* à parfum de soufre, Renan enfin. Ne disons pourtant pas qu'elle est morte, la Manon Lasbleiz du pays de Tréguier-Lannion. Elle reçoit toujours famille et amis de passage, et que de lettres dont nous n'avons plus trace! Chaque soir, elle descend pour sa rituelle causerie en breton avec Ernest. Rien n'a changé de sa piété et le dimanche, elle va aux Carmes assister à la messe. Parisienne, cependant. Elle a beau juger ces Parisiens superficiels, peu chrétiens au fond, on ne sent chez elle aucun regret du ciel natal. Chez Henriette, encore moins. Le seul à en rêver, Ernest... Non, elle est très bien là, à Paris, où elle eut même droit à la consécration d'une manifestation. Ce 22 février 1861, Renan n'a pu poursuivre sa leçon d'ouverture au Collège de France, et s'éclipse. Les manifestants affluent sous la fenêtre de son appartement et c'est à la bonne petite vieille en bonnet noir qu'ils voient apparaître à la fenêtre qu'ils font une ovation (14). Décidément tout arrive dans une vie! Voilà Manon liée avec les célébrités du temps, Taine, Sainte-Beuve, l'oncle Scheffer le peintre, Egger surtout, l'helléniste de la Sorbonne qui lui donne du « chère bonne maman » et du « Vous êtes le centre de la famille » (15). Mais elle aura encore beaucoup de copie à faire tant le métier oblige le savant à de si lointains voyages. Les deux plus grands, qu'elle suit à la carte, conduisent en Orient en 1861 et en 1865. Le premier, on sait sur quelles ténèbres il s'achève. La mère écrivait toujours à Henriette alors que celle-ci était déjà morte. Citons ce passage d'une lettre à Augustine Moullec, une parente de Tréguier: « Hélas, ma chère Augustine, j'ai perdu ma pauvre fille. Comment jamais se consoler d'un tel malheur? Ma fille, si bonne pour moi, si attentionnée. J'étais l'objet de tous ses soins, et cela avec une affection charmante. Elle a succombé sous les chaleurs brûlantes de la Syrie (...). Je ne puis vous dire dans quel état il nous est arrivé; il ne pouvait

(14) René D'Ys, *Ernest Renan en Bretagne*, Paris, Emile-Paul, 1904, 209.

(15) 24 septembre 1863.

proférer que ces paroles: «Seul, ma pauvre mère, seul»... (16). O mère parmi les mères douloureuses, inclinons-nous devant votre crucifixion. Mais vous allez vous reprendre, reprendre le dessus, redevenir la «mamm-goz», le turbulent Ary a d'autant plus besoin de vous que le mal de Pott vient de l'immobiliser et qu'il faudra lui réapprendre l'usage de ses membres. En même temps babille à vos pieds, souffreteuse et lumineuse, la petite Noémi... Mais bientôt, tombe la fin du crépuscule, l'inéluctable. Traînant un cancer sénile, Manon meurt en juin, le mois de sa naissance, 1868, et sa mort est plus qu'un événement de famille.

*
**

Cette rapide biographie de la mère de Renan aura déjà donné une idée de sa personnalité. Une personnalité maintenant à éclairer, et qui est essentiellement le fait d'une femme qui a ce qu'il faut de caractère, de style et d'idées.

Le caractère, il en fallait bien pour résister à son alcoolique de mari, à la catastrophe de la maison, et pour éduquer, comme elle sut le faire, ses trois enfants. Un caractère qui aura dans la vie maintes occasions de se manifester. Ainsi, en 1844, quand il était bruit de supprimer le collège de Tréguier, Manon déplorait le manque de combativité de ses compatriotes: «ici, se plaignait-elle, on ne sait se retourner pour rien» (17). Mais c'est surtout à l'affaire de la *Vie de Jésus* qu'on la voit à l'œuvre. A en croire Jean Psichari, le gendre de Renan, elle n'hésita pas à aller affronter l'archevêque de Paris jusque chez lui (18). Et citons la conclusion de sa missive à l'évêque de Nîmes qui avait à son tour fulminé: «Mon fils croit et adore notre Dieu à tous qui est dans le ciel, qui a créé tout ce qui existe. Il aime et admire l'aimable et sublime Jésus qui a fondé une admirable et impérissable doctrine que son ministre, sous ses hautes dignités, est bien loin d'imiter. Agréez les respectueuses salutations qui sont dues à vos grandeurs terrestres» (19). A l'opposé, elle avait été intransigeante avec Ernest pour son mariage en 1856 qu'elle ne pouvait concevoir en dehors d'une cérémonie catholique. Il lui arriva, à vrai dire, de se méfier parfois, mais ce ne fut jamais que son seul reproche, de lui. «Pas de faux-fuyant», lui intime-t-elle dans une lettre du 18 janvier 1846 car elle veut avoir le

(16) Ernest Renan, Cat. B.N., 1974, 87.

(17) 24 mars 1844.

(18) Jean PSICHARI, *Ernest Renan — Jugements et souvenirs*, Paris, Ed. Monde moderne, 1925, 282.

(19) 21 août 1863. Il s'agit, en réalité, d'un brouillon.

cœur net sur sa situation du moment. Et à Henriette, elle déclara un jour qu'elle le trouvait « dissimulé » (20) : pourquoi donc, devant elle, tous ces détours ? Mais le caractère, on sait aussi que toujours le menace son revers, l'autoritarisme. Certes, quelques échos nous sont parvenus de querelles domestiques, de sourdes rivalités. Reconnaissons que la cohabitation, un assez long moment, sous le même toit, de trois femmes, la mère, l'épouse et la sœur, et pour un seul homme, n'a pas dû aller sans anicroches. L'impression domine cependant d'une harmonie. Il faut dire que Manon était plutôt portée à la complaisance, à l'indulgence. Avait-elle beaucoup changé, notre commerçante de Tréguier dont H. Psichari nous dit qu'elle n'aimait rien moins que compter, allant jusqu'à déchirer les reçus ? Ingrédient nécessaire pourtant dont se compose, chez cette femme, l'incurable optimisme. Notons la confiance : « La tristesse n'est pas le fond de mon caractère » ; ou cette autre : « Les chagrins, j'ai l'habitude de les regarder quand ils sont passés comme non venus ». Ou les deux que voici, qui sont autant de leçons : « Je n'aime pas sortir de chez moi quand je suis triste, je crains d'attrister les autres » ; « Je tâche de tirer parti de tout, même des illusions » (21). La fatalité de la mort tragique, qu'y faire que le souffrir ? Pour le reste, l'état naturel de toute mère ne semble-t-il pas être l'inquiétude ? Seulement pour définir cette inquiétude, Manon a eu ce mot si juste et si consolant : « un besoin du cœur » (22). C'est qu'en dépit du tout, mais aussi à côté des plus profondes souffrances les plus hautes joies ! elle aimait la vie, cette Féger, mâtinée de Cadillan, et que son fils Ernest, les érudits en discutent, ensoleillait de sang gascon. « Je me mitonne bien » (23), avoue notre épicurienne de petite bourgeoise, à qui ne messied guère le temps de carême, à qui sied tant d'écrire, causer, chanter, dont « l'étonnante gaité » emportait tout : « elle plaisait encore, écrit Renan, l'après-midi même où elle mourut » (24). Cela témoigne d'une grande vivacité intellectuelle : « mon esprit va au galop », comme elle dit (25). Mais c'est déjà tout un style qui se définit là.

Un style, en effet, remarquable de charmante naïveté. A propos du *Broyeur de lin* dont Madame Renan est, on s'en souvient, la récitante, Ernest note qu'« elle glissait avec art entre le réel et le fictif d'une façon qui impliquait que tout cela n'était vrai qu'en idée » (26). Citons

(20) 24 septembre 1856.

(21) Fin décembre 1856, 23 septembre 1863, 26 juillet 1846, 22 février 1856.

(22) 7 juin 1861.

(23) 19 août 1863.

(24) *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, O.C., II, 735.

(25) 28 avril 1844.

(26) *Souv.*, *ibid.*, 766.

dans les lettres quelques exemples, entre autres, de cette ironie de nature. Donc, du 28 avril 1844, cette nouvelle à la Sévigné: «C'est, ici, mon ami, qu'il y a des changements au collège. Monsieur Gouriou a quitté et devine qui l'a remplacé. Je te laisse dans l'embarras. Non. Je ne te dirai pas, il faut que tu devines. Chiffonne un peu ma lettre dans tes doigts. Regarde les astres et peine, mon Dieu, comme tu serais étonné. Du reste, il n'y a rien de nouveau que je sache. Comme tu dis la bourrasque a passé». Du 24 mars de la même année, devant le tirage au sort favorable: «Ainsi, mon fils, tu n'es pas conscrit. Grande perte pour le royaume de France que mes deux fils qui sont si vaillants et si belliqueux». Du 20 septembre 1861, au retour d'une Cornélie: «Comme vous êtes discret, mon aimable chevalier. On m'annonce l'arrivée de ma jeune bru et on ne me dit pas qu'elle emporte un si charmant souvenir de son voyage en Orient». De partout encore affleure tout un pittoresque dont il faudrait dresser l'inventaire. Notons les bretonnismes: «a resté, a parti, sous ce temps, ma lettre du 6 j'avais mise à la poste»... Ou alors, c'est carrément du breton: «le gonider bara, des pillou»... Sans doute maladresses et incorrections foisonnent-elles, dont pourtant des trouvailles: «loqueter la porte», «paqueter l'argent», et ce leit-motiv du «je me porte d'un charme». Il est évident enfin que ces lettres écrites à l'emporte-plume se rythment au plus naturel. Écoutons, par exemple, cette phrase à l'adresse du petit Ary:

«Dis à mon petit que Mesdames les hirondelles sont déjà parties
et alors chacun rentre dans son nid
pour en sortir quand elles arrivent
qu'après l'hiver vient le beau temps
on s'envole de nouveau» (27).

Et toujours cette même façon de prendre la vie. Le style, c'est aussi une question de conduite, l'art de mettre en pratique ses idées.

A la voir ainsi agir et vivre, on se rend vite compte de ce qu'elle est, au fond: une modérée. Attitude certes qui ne va jamais sans quelque étroitesse de vue. Peur instinctive des convulsions de l'histoire, du danger de certains livres (elle sera servie!), pudeur en mal de pruderie: Manon ne s'en cache pas pour qui moralité d'abord. Mais ce qui permettra aussi, l'ironie aidant, de tenir à distance le politique, le religieux même. Elle aurait pu demeurer, vu son éducation et son enfance traversée de terribles visions, une bonne royaliste. Pourtant, si elle conserve avec l'horreur des terroristes de 93 la nostalgie de l'ancien temps, les *Souvenirs* nous disent qu'«elle aimait plutôt la Révolution» et

(27) 20 août 1865.

qu'elle ne pouvait entendre le *Chant du départ* sans pleurer (28). Et ses propres sentiments ne l'avaient pas empêché d'aimer Philibert Renan, un révolutionnaire, celui-là. Rappelons encore l'anecdote significative de la messe pour Louis-Philippe. Rencontrant sur le chemin de l'église une amie carliste que cela semblait fort chiffonner, notre Manon de la rassurer: «Si cela vous fait de la peine, lui dit-elle, je n'irai pas» (29). Cependant, on s'en doute, la politique ne pèse guère auprès de la religion. Car a priori, tout ici était religion. Très croyante, Madame Renan avait sa chaise louée près de la chaire, ne manquait jamais offices ou retraites, psalmodiait quotidiennement les litanies à Saint-Joseph (il y avait Joseph dans les prénoms de son père, de son fils et les siens), confia, à la mort de Philibert, le petit à saint Yves et, sur sa vieillesse, rêva même de couvent. Ses trésors étaient le chapelet en améthyste béni pour elle par le pape en 1850 lors de la visite d'Ernest au Saint-Siège, la fiole d'eau du Jourdain, le chapelet de Jérusalem «de douloureuse mémoire» (30). Ce que notre volume de la correspondance a conservé: le cantique breton *ar salud* du recteur de Camlez, et trois images de 1845, N.D. des Sept-Douleurs, Marie consolatrice des affligés, Jésus souffrant. De la religion n'aura-t-elle pas tiré la meilleure part: une sorte de fatalisme stoïque? Le destin voudra qu'aucun de ses enfants ne restera chrétien et que le plus chéri d'entre eux... Mais elle comprendra parfaitement. Et beaucoup mieux qu'Ernest ne l'avait pour sa part imaginé. «Il me croit plus affligée que je ne suis» écrira-t-elle à Henriette au dénouement de la crise (31). Et au fils, elle lancera un peu excédée: «Que nous importe l'opinion du tiers et du quart! Porte l'habit que tu voudras, pourvu que ton cœur soit toujours le même pour ta pauvre mère» (32). On peut même se demander si son regret ne fut pas surtout de voir alors fondre l'espérance des «gras pâturages» de Saint-Sulpice (33). Tant la nature reprenait vite le dessus. En revanche, lorsqu'après la *Vie de Jésus* Ernest songea emmener Cornélie à Tréguier, elle l'en dissuada vivement, comme d'une provocation. Si bonne chrétienne qu'elle demeurât jusqu'à la fin de ses jours, la mère de Renan n'a que trop de raison d'être sur le qui-vive, sur la défensive. On se souvient de sa réplique à l'évêque de Nîmes. Mais ce mot résume l'essentiel, qu'on lit dans sa lettre du 15 mars 1865: «Le fanatisme

(28) *Souv.*, *ibid.*, 775.

(29) *Feuilles détachées*, O.C., II, 998.

(30) *Dernières volontés*, 18 novembre 1863.

(31) 8 décembre 1846.

(32) 26 juillet 1846.

(33) 3 février 1846, O.C., IX, 886.

religieux est cruel». Merci à vous, Madame Renan, de nous avoir ainsi donné, par ce triste dix-neuvième siècle, à ce moment de votre vie peut-être plus pathétique qu'on croit, votre version de la tolérance.

*
**

Reste à préciser l'image qu'Ernest se fait de sa mère, puis celle qu'il nous a laissée d'elle dans son œuvre.

Ce petit garçon a grandi sous les jupes. C'est surtout l'opuscule de *Ma sœur Henriette* qui évoque cette atmosphère féminine, car il y avait aussi les petites amies, dans laquelle sa sensibilité s'est épanouie, exacerbée. Or, de 12 à 15 ans, à l'âge irremplaçable, il a poussé seul à l'ombre de sa mère, vivant avec elle dans une harmonie absolue. Parallèlement il était élevé au milieu des prêtres, à Tréguier, en Bretagne. Tout cela jouera dans le culte, c'est le mot juste, que le fils gardera à sa mère, et qui répond au sien. Y entre, en effet, toute la part de l'imprégnation religieuse: il faudrait comparer avec d'autres lettres de jeunes séminaristes, comme celles, trop rares, mais significatives, des camarades Liart et Guyomard; et l'on sait quel choc a ressenti à Saint-Nicolas l'abbé Dupanloup en découvrant cette première correspondance de l'adolescent de Tréguier. Mais y entre aussi toute cette part de civilité bretonne que notre Ernest a plaisir à retrouver dans les recommandations du directeur comme «de ne jamais tutoyer sa mère et de ne jamais finir une lettre, à elle adressée, sans y mettre le mot de respect». Le visiteur n'entrera dans ce monde des lettres de Renan à sa mère que comme dans un sanctuaire. Et que cette atmosphère piétiste ne fasse pas oublier ce qu'elles enseignent: «que la valeur des hommes est en proportion du respect qu'ils ont eu pour leur mère» (34). Il est néanmoins évident que ce culte est entretenu, sous-tendu par une véritable passion de nature qu'illustrent tant de textes. On comprend d'autant mieux la cruauté de la séparation que seule la correspondance permettait de réparer mais qui, s'écrivant, devenait quelle délicieuse révélation! Or, tandis qu'Ernest va changer, pour se transformer radicalement entre 20 et 22 ans, une nouvelle séparation se creuse, mais qui contribue encore plus à mythifier la mère. Car si elle est toujours la maman célébrée, voici qu'elle s'identifie à la religion même, à la sainte-mère Eglise, et, en conséquence, à la même patrie, la Bretagne. Toute la correspondance, les *Cahiers de jeunesse*, les notes recueillies montrent à quel point de 1842 à 1845, les trois années cruciales, Renan a dramatisé, au risque d'en devenir fou, la confrontation entre la mère et

(34) *Souv.*, *ibid.*, 808.

le fils. Et cet aveu qui emportera la décision : « Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié la Bretagne et ta mère » (35). Je crois, en fait, que l'instant fabuleux de la libération n'explosera qu'en 48, comme si la Révolution de 48 était son propre déclic fatal. Surgit alors signe de son avènement à l'Esprit, un des grands livres du XIX^e siècle, cet *Avenir de la science* où, dans un coin, apparaît la mère, telle qu'en elle-même retrouvée.

Cette page est d'autant plus intéressante qu'elle reprend alors, en 1848, un brouillon de 1845 qui a été découvert et étudié par Jean Pommier sous le titre *Le cimetière marin de Renan* (36). Or, dans ce premier document, l'abîme entre lui qui ne croit plus et elle qui croit qu'il croit toujours est tel qu'il en a simplement supprimé le personnage de la mère. Elle est là maintenant, revenue au cœur de cette méditation qui lui avait donné le vertige du néant, et elle n'est là que pour symboliser, dans le drame du monde, le divin pouvoir des humbles. Ce premier souvenir de Renan devient alors « le plus ravissant » qui soit (37), prélude aux autres quand l'heure sonnera. Elle arrive lentement, instant par instant, au gré des réminiscences, mais le branle n'est donné qu'en 1875, sept ans après la mort de sa mère, lorsque la *Revue des deux mondes* commence la publication des chapitres qui, en 1883, formeront le chef-d'œuvre des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Or, l'impossible y est fait pour que soit occulté l'émotionnel, le sentimental. Impossible pourtant que la mère... « Quoique fort intelligente à sa manière, prétexte l'auteur, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce qu'on croit trouver que les explications messianiques des *Psaumes* sont fausses... » (38). Alors Renan diminue son rôle de protagoniste pour privilégier celui de l'intercesseur. Sa mère est donc d'abord le dépositaire et l'interprète de la langue maternelle. En un sens, la partie *Enfance* des *Souvenirs* peut être, pour l'essentiel, considérée comme la traduction des causeries en breton du Trégor de Manon Féger. De là aussi, cette sensibilité populaire que notre savant était, grâce à elle, en train de redécouvrir et à quoi il rendra son tribut. *Le broyeur de lin, l'oncle Pierre, la petite Noémi*, et les saints et les traditions, et la légende du pays, c'est à elle qu'on les doit. Enfin, par ses origines Manon ramenait Ernest au plus lointain passé, elle qui était pour lui « comme un précieux miroir d'un monde disparu » (39). Narratrice obligée des *Souvenirs*, elle finit par devenir

(35) O.C., IX, 233.

(36) *Revue Hist. Lit. France*, avril-juin 1949.

(37) *Avenir de la science*, O.C., III, 96-97.

(38) *Souv.*, *ibid.*, 882.

(39) O.C., X, 475.

pour l'auteur une quintessence de la Bretagne, une source vive de l'idéalisme.

*

**

Deux thèmes vont me retenir au terme de cet exposé. Le premier sera non pas du genre «il est vraiment le fils de sa mère» puisque tout au long on n'a fait qu'y penser, mais un retour sur les mères des génies. Et c'est pour constater tout de suite l'hésitation de ma visée. Car il faut admettre que, lorsqu'elles ont joué un rôle prépondérant, il faut décrypter toutes les figures signifiantes. La mère de Jésus ou de Néron sont autant d'images à analyser, j'allais dire à psychanalyser. Il est étonnant que notre auteur, du moins à ma connaissance, n'ait pas encore été allongé sur le divan. Mais peut-être que les problèmes semblaient d'eux-mêmes résolus. Plusieurs raisons à cela. D'abord la mère occupe beaucoup plus de place dans la vie que dans l'œuvre. Renan n'est ni Baudelaire, ni Rimbaud, ni Proust, et le poète vient chez lui après le savant. Ensuite, ses relations avec la mère se situent toujours sur le plan d'une affection réciproque et exemplaire: équilibre aussi malgré tout sauvegardé avec l'autre frère et la sœur. Et le dénouement de la crise aura finalement contribué à le dénouer de lui-même au mieux du cordon. Il est remarquable enfin qu'il fait réussi à faire cohabiter sous son toit, dans son cœur, la trinité de la mère, de la sœur, de l'épouse. Mais nous voici soudain devant d'autres figures de femmes, amours parallèles et complémentaires. Tandis que lui, de son côté, à la prêtrise prédestiné, prêtre manqué toujours... Je songe à cette note recueillie par H. Psichari: «attention que ma mère eut de me garder la virginité de la vue» (40). Sous quelles formes donc resurgit le refoulé? Il est, en tout cas, dans l'œuvre de Renan une image obsessionnelle, celle, archétypale, de la femme et du prêtre dont l'histoire du *Broyeur de lin* n'est qu'un aspect, lieu où nous ramène notre réflexion sur la mère, et nœud qu'il faudrait plus à loisir démêler.

Le second thème ne fera que renvoyer au sujet lui-même: Manon Féger, simplement. Oui, mais voilà que cette femme aura été la mère de Renan et qu'ainsi elle échappe au lot commun. Car il n'y a qu'une mère de Renan. Et pourtant, à travers la particularité de son destin, ce qui me reste, de ce compagnonnage avec elle, c'est l'écho de la Bretonne

(40) H. PSICHARI, *op. cit.*, 131.

familière et dégourdie. Et qui trotte et qui tricote, et qui chante autant qu'elle prie, et qui n'essaie d'écrire en français que pour mieux causer en breton. Et cette petite bonne femme, tout le contraire du stéréotype de la Bretonne faisandée, est aussi à l'aise dans un salon parisien où elle reçoit les célébrités du temps que dans son obscure boutique de la Grand'Rue à Tréguier. Et ligne à ligne, chez notre Manon à l'instruction rudimentaire, sans orthographe ni ponctuation, me sourit et me séduit la naturelle politesse, tout une culture.

Jean BALCOU.

(40) H. PICHARI, op. cit., 131.

188 J. C. P. 1971

189 J. C. P. 1971

190 J. C. P. 1971